

MES SOUVENIRS

I

ENFANCE.

Mon père. — Au collège Rollin. — Cuirassiers d'Orléans. — En Afrique. — Oran. — Le maréchal Clausel. — Le général d'Arlandes. — Deux corvées. — Le colonel Combes. — Deux révoltes. — Arzew. — Une correspondance. — Mostaganem. — Mon premier cheval. — Chevaux arabes. — Mon professeur d'arabe. — Un échouage. — Paix de la Tafna. — Un procès criminel. — Première mission. — Un sanglier.

Je suis issu d'une race de soldats. On n'a jamais connu dans ma famille d'autre métier que celui des armes.

Les premiers objets qui ont frappé mes yeux étaient des panoplies d'armes portées par mes ancêtres. Les premiers bruits qui ont frappé mes oreilles étaient des conversations où sonnaient des fanfares de manœuvres et de combats.

En 1805, mon père avait dix-neuf ans. Son éducation littéraire et scientifique, faite en Autriche pendant l'émigration, comme celle des jeunes gens de sa génération, avait été un peu négligée. En revanche, il était de première force à tous les exercices du corps. Ébloui par la gloire que le génie de Napoléon jetait sur nos

armes, il s'échappait de la maison paternelle pour s'engager dans les vélites de la Garde. Son père, dont il n'avait pas demandé le consentement, trouvait le moyen de faire réformer, pour faiblesse de constitution, un jeune homme qui allait être bientôt réputé pour l'un des soldats les plus vigoureux et les plus robustes de l'armée.

Mon père prit sa revanche l'année suivante. L'Empereur, qui, pour l'entretien et le recrutement de l'armée, trouvait dans son génie des ressources inépuisables, imagina, pour la campagne de 1806, la création de corps nouveaux, et entre autres celle de deux compagnies, dites de Gendarmes d'ordonnance. Elles ne devaient être levées que pour la durée de la guerre et n'être composées que de jeunes gens s'équipant et s'entretenant à leurs frais. Dès qu'elles eurent été formées à Mayence, elles furent assimilées aux Guides de la Garde, et leurs jeunes soldats furent considérés comme définitivement et régulièrement liés au service.

Mon père fut incorporé dans la 1^{re} compagnie. Il y eut pour camarades le futur général de Labédoyère, son ami intime le colonel de Quélen, frère de l'archevêque de Paris, le général de Brossard, qui devait être le héros d'un triste et célèbre procès, etc.

La compagnie avait pour commandant le général de Laval-Montmorency qui avait été, avant la Révolution, le colonel de mon grand-père. Le nouveau gendarme d'ordonnance dut à cette circonstance, et aussi à sa parfaite connaissance de la langue allemande, d'être choisi comme secrétaire interprète par le général.

Les Gendarmes d'ordonnance, corps d'élite dans le genre des Gardes d'honneur de 1813, portaient un uniforme brodé d'argent. Les capitaines avaient le grade de général de division et les lieutenants celui de général de brigade. Il n'eurent qu'une existence éphémère : la 2^e compagnie fut presque entièrement détruite au pont

de Golberg et, après Eylau, l'Empereur licencia ce qui en restait, en donnant une commission d'officier à tous les sous-officiers, et en envoyant les simples soldats comme sous-officiers dans les régiments de la Garde.

Maréchal des logis, mon père fut nommé sous-lieutenant au 10^e de dragons, et assista avec ce régiment à la bataille de Friedland.

Envoyé ensuite à l'École d'équitation de Versailles, il en sortit en 1809, au moment de la guerre contre l'Autriche, comme lieutenant au 2^e de carabiniers. Il arriva à ce régiment, la veille de la journée de Ratisbonne, où le 2^e de carabiniers perdit six capitaines. Ce fut à cette bataille que l'Empereur, frappé par la vue d'un officier de ce régiment qui avait la figure coupée par un terrible coup de sabre, décida qu'à l'avenir les carabiniers porteraient le casque et la cuirasse ornés d'un soleil. Le lendemain, par la force des choses, mon père était nommé adjudant-major. Il était fait chevalier de la Légion d'honneur, après la bataille de Wagram, où il fut très grièvement blessé. Il fit avec le 2^e de carabiniers, et à la tête de la compagnie d'élite, les campagnes de Russie, de Saxe et de France. En 1815, il passa, comme capitaine, mais avec le rang de chef d'escadrons, au 1^{er} régiment de grenadiers à cheval de la Garde royale.

Ce régiment avait alors pour colonel le général Auguste de la Rochejacquelein qui, lieutenant de carabiniers à la Moskowa, mérita par une magnifique blessure le surnom de Balafré, fut fait prisonnier et envoyé en Sibérie. Sa femme, fille du duc de Duras et veuve en premières noces du prince de Talmont, avait conquis par ses charmes le surnom de « la ravissante comtesse » qu'on lui donnait à la cour. On lui pardonnait toutes les excentricités. Je me souviens de l'avoir vue, en 1827, passer en revue l'ancien régiment de son mari. Elle en portait l'uniforme : le bonnet à poil,

l'habit à brandebourgs d'argent avec épauettes et aiguillettes, le tout surmontant une jupe d'amazone grise.

En 1817, mon père épousa Mlle de Chalendar, dont le père mourut colonel en retraite, et dont le frère devait mourir général de division.

Pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur de vivre auprès d'elle et depuis que le ciel me l'a enlevée, ma mère m'est toujours apparue comme une adorable et sainte femme.

D'un caractère admirable, indulgente pour tous, rigoureuse pour elle seule, elle a trouvé dans sa piété éclairée la force de traverser, avec une soumission et une résignation parfaites, les épreuves douloureuses que la Providence ne lui a pas ménagées. Elle eut trois fils : mon frère aîné, qui mourut à Moustaganem, moi ensuite, et mon frère cadet, qui mourut en bas âge.

Je suis né à Versailles, le 28 mai 1820, et j'ai passé presque toute mon enfance dans la ville du Grand Roi. Je vois encore l'appartement que nous occupions sur l'avenue de Paris, juste en face de l'hôtel des gardes du corps de la compagnie de Noailles. Mon rêve d'enfant était de faire un jour partie de cette magnifique troupe. Qui m'eût dit à cette époque que je commanderais un régiment de cuirassiers caserné à ce même hôtel de Noailles, et que j'habiterais pendant un an, comme ministre de la guerre, le charmant hôtel du capitaine des gardes ?

Je vois encore également les belles troupes qui formaient la garnison de Versailles. Il y avait, outre les deux compagnies de gardes du corps, les deux régiments de grenadiers à cheval de la Garde, commandés, le premier par M. de la Rochefontenille qui avait remplacé le général Oudinot, qui lui-même avait succédé à M. de la Rochejacquelein; le deuxième par M. de Bourzac; puis le régiment suisse de M. de Salis. Les Suisses

étaient superbes, avec leur habit écarlate et leur pantalon gros bleu. On ne pouvait voir une meilleure troupe : mais les troupes nationales ne pouvaient les supporter à cause des avantages qui leur étaient accordés. Il éclatait presque tous les jours des rixes qui dégénéraient en bagarres sanglantes.

Il y avait encore à Versailles une institution dont je rêvais : la brillante École des pages. On n'y entraît que sur la désignation réelle ou fictive du Roi. Elle a disparu avec le régime qui l'avait créée, mais l'armée n'a rien gagné à cette suppression.

Les officiers qui sortaient des pages, comme on disait, arrivaient dans les régiments, imbus d'une forte éducation militaire et de sentiments très élevés, qui valent quelquefois mieux, pour l'ascendant moral, qu'une éducation scientifique, même très développée.

Mon père fut notre premier professeur, à mon frère et à moi. Les partisans actuels de l'éducation athlétique auraient été contents de sa méthode. Il était aux armes d'une force extraordinaire et redoutable. Il défiait les maîtres d'armes, et se couvrait avec la coquille de son épée contre cinq assaillants. Les exploits des Mousquetaires de Dumas étaient pour lui jeux d'enfants. Aussi à peine au sortir du maillot, nous inspirait-il à tous deux une confiance illimitée. Quand il voulut nous apprendre à nager, il nous jeta à l'eau et s'y jeta après nous pour nous repêcher. Nous piquâmes notre tête sans hésiter. Nous l'aurions suivi dans le feu. En fait de littérature, son auteur préféré était le rédacteur anonyme de la théorie. De sorte qu'à l'âge où les bambins apprennent, pour la fête des parents, une fable de La Fontaine, nous récitons imperturbablement, debout dans un coin, l'école du cavalier à pied, ou la position de la main de bride. Quant à notre équipement, il avait abandonné à ma mère le vêtement, mais il s'était expressément réservé la coiffure. Aussi étions-nous

généralement surmontés de couvre-chefs invraisemblables. A huit ans, mon frère portait des chapeaux hauts de forme qui lui donnaient l'apparence d'un nain, et moi je faisais la joie de mes compagnons de jeux avec une casquette qui aurait pu servir indifféremment à un conducteur de diligence ou à un cheveu-léger bavarois.

A la rentrée des classes de 1829, on nous mit, mon frère et moi, au collège Rollin, situé alors rue des Postes, et qui venait de passer des mains du célèbre abbé Nicole dans celles de M. Defauconpret, le traducteur bien connu des romans de Walter Scott. D'ailleurs, le collège portait encore le nom de Sainte-Barbe. Trois ans plus tard, en 1832, à la suite d'un procès qu'il perdit contre la pension de ce nom, il prit l'étiquette sous laquelle il est connu aujourd'hui. Il se divisait en grand, moyen et petit collèges. On y était admirablement soigné. Les élèves ne couchaient pas au dortoir. Chacun avait sa chambre. Par une faveur spéciale, on me mit avec mon frère, qui n'appartenait pas à la même division que moi.

Le collège était très bien composé et plusieurs de mes condisciples ont joué un certain rôle ici-bas.

Outre Désiré Nisard, qui sortait de Rollin comme j'y entrâis, j'y ai connu : Agénor de Guiche et son frère, Auguste de Gramont; l'un devait être ministre des affaires étrangères et l'autre général de division; Fleury, le futur grand écuyer; les de Maillé, les Larochefoucauld-Liancourt, les Perregaux, les Missiéssy, mon ami de Talhouet, les deux fils du duc de Vicence. J'ai vu plus d'une fois le maréchal de Macdonald, alors souffrant de la goutte, venir visiter son fils.

Les études à Rollin n'étaient pas extrêmement fortes, quoique nous fussions peu nombreux dans les classes, et quoique nous eussions de très bons professeurs. Je me souviens encore de la plupart d'entre eux. En 1873,

ministre de la guerre, j'ai retrouvé, à un dîner d'anciens élèves, le préfet du moyen collège, le brave père Boulard. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Le chansonnier Nadaud improvisa au dessert un couplet pour me demander de faire décorer notre vieux maître, qui sanglotait à cette manifestation. Je n'ai jamais pu obtenir cette faveur de mon collègue de l'instruction publique.

J'étais un élève studieux, travaillant de son mieux, mais ne réussissant guère. Mon frère était toujours le premier dans sa classe. A seize ans, il avait terminé toutes ses études : moi je finissais péniblement ma troisième, lorsque des événements de famille vinrent brusquement changer notre position.

Mon père avait quitté la Garde dès 1822, pour passer, avec son grade de chef d'escadrons, au 5^e de cuirassiers, avec lequel il fit la campagne d'Espagne. Beaucoup de régiments de cavalerie, à cette époque, portaient le nom d'un prince de la famille royale. Le 5^e de cuirassiers s'appelait cuirassiers d'Orléans. Il était de règle d'aller rendre ses devoirs aux princes, chefs titulaires des régiments auxquels on appartenait. Mon père, qui partageait les idées des royalistes de ce temps-là sur l'attitude du duc d'Orléans, se dispensait volontiers de ces visites, tandis que son colonel, le marquis de Montcalm et les autres officiers supérieurs se rendaient très exactement aux réceptions du Prince. Il a toujours attribué à cette attitude la disgrâce dont il fut frappé par le gouvernement de Juillet. En 1830, il était lieutenant-colonel au 2^e de carabiniers, ce régiment avec lequel il avait fait toutes les campagnes de l'Empire.

Le régiment, en garnison à Cambrai, était commandé par le colonel Gussler. Officier de l'ancienne armée, le colonel Gussler avait débuté comme trompette, et il avait conservé toutes les passions et tous les préjugés de la Révolution. Sous son influence pernicieuse, aus-

sitôt que les événements de Paris furent connus à Cambrai, le régiment s'insurgea et réclama le départ de tous les officiers soupçonnés de sympathie pour le gouvernement déchu. Mon père dut s'éloigner. Il se retira d'abord en Belgique, puis il se rendit en Angleterre pour porter ses hommages au roi détrôné, à Holy-Rood. Il resta un an hors de France. Mais sa fortune, déjà ébranlée par son imprévoyance, avait été tout à fait compromise par la révolution de Juillet, et il dut demander à reprendre du service. Cette faveur, prodiguée à tous ses camarades, lui coûta de longues démarches qui épuisèrent ses dernières ressources.

Enfin, en 1833, réintégré sur les contrôles de l'armée comme lieutenant-colonel de cavalerie hors cadres, il fut envoyé à Oran, sous les ordres du général des Michels. A peine débarqué, il fut chargé d'aller prendre possession de Mostaganem, que le caïd Ibrahim était disposé à nous livrer, à la tête d'une colonne composée d'un bataillon du 66^e de ligne, d'un bataillon de la légion étrangère, d'un escadron à pied de chasseurs d'Afrique et de détachements d'artillerie et de génie. Il avait sous ses ordres, comme capitaine du génie, le futur président de la République française, Cavaignac.

A peine le général des Michels, qui avait conduit ces troupes jusqu'à Mostaganem, se fut-il embarqué sur le brick *le Hussard*, que la petite garnison eut sur les bras Abd-el-Kader en personne, à la tête de nombreux contingents arabes. Le général, retenu par un calme plat, assista en spectateur impuissant aux premiers moments d'une lutte acharnée qui, commencée le 26 ou le 27 juillet, dura jusqu'aux premiers jours d'août. Mostaganem ne fut dégagée que le 6 août, par une démonstration de la garnison d'Oran. Dans son *Histoire de la conquête de l'Algérie*, M. Camille Rousset parle avec grands éloges de cette première défense

de Mostaganem, mais il se trompe quand il l'attribue au colonel de Fitz-James. L'honneur en revient à mon père, ainsi que le constatent ses états de service. Le colonel de Fitz-James n'y était même pas. Seulement, dès son arrivée à Oran, le général le fit partir précipitamment à la tête de renforts, et son rapport officiel lui accorda dans le succès une part qui ne lui appartenait pas, et qui lui valut les étoiles de maréchal de camp, dont il ne jouit pas longtemps, car il mourut peu de temps après du choléra. Mon père, naturellement, fut oublié.

Justement blessé de ce déni de justice, il demanda et obtint son rappel en France. Mais là, on lui refusa un emploi de son grade dans un régiment de cavalerie, et à toutes ses instances on répondit invariablement : L'Afrique ou rien ! En 1835, poussé par la nécessité, il se décida à retourner en Algérie, avec sa famille. J'abordais l'Afrique à quinze ans. Je ne devais la quitter que vingt ans plus tard, comme lieutenant-colonel des chasseurs de la Garde. 49 ans

Nous nous embarquâmes à Toulon sur la *Chimère*. C'était un aviso à vapeur et à roues, un des premiers spécimens de la marine nouvelle qui allait révolutionner le monde. Il filait modestement ses sept ou huit nœuds à l'heure, et mit cinq jours pour nous porter à Oran, où nous arrivâmes le 17 décembre. La mer fut très mauvaise. Cependant, le commandant, M. Dispens, lieutenant de vaisseau, avait embarqué deux jeunes passagères qui allaient, disait-on, rejoindre leur famille en Algérie; et, à en juger par les éclats de rire qui partaient du carré du commandant, la traversée fut très gaie. Nous débarquâmes à Mers-el-Kébir, excellente rade qui sert de port à Oran, et qui est dominée par une majestueuse et sombre citadelle espagnole.

Là, un petit bateau frété par mon père vint nous prendre et nous jeta sur la plage, au milieu de divers